

Se rendre à Rome est aussi un pèlerinage: quelle est la signification de 'Rome' dans l'histoire de l'Église?

Mgr Dirk SMET

Recteur du Collège pontifical belge

Conseiller ecclésiastique à l'Ambassade de la Belgique auprès du Saint-Siège

Chers amis,

Vous avez bien fait d'organiser votre rencontre comme un pèlerinage à ROME, oui je dis bien à Rome. Avec le groupe "FIAR", vous voulez vous positionner explicitement au sein de l'Église catholique. Eh bien, Rome est le cœur et le centre de l'Église universelle. En venant à Rome depuis différents pays, vous voulez exprimer clairement votre lien avec l'Église universelle dont le pape François, en tant qu'évêque de Rome, est la tête et le signe d'union visible, celui qui garantit l'unité entre les Églises catholiques locales du monde entier. Pas une tête comme un monarque absolu, mais un *primus inter pares*. Garant d'unité, oui mais pas l'unité comme uniformité, mais l'unité dans la diversité !

C'est là le rôle important de Rome, un rôle que les évêques de Rome - les papes - doivent remplir en tant que successeurs de Pierre : veiller sans relâche à l'unité des Églises locales, dans le respect de l'individualité de chacune. Et cela avec Jésus Christ et son Évangile comme seule boussole, et avec le Saint-Esprit comme seul guide, au milieu du monde réel et changeant de tous les temps, mais sans dépendre d'aucun pouvoir mondain ou politique.

C'est ce que les successeurs de Pierre au cours de l'histoire ont essayé de faire, je dis bien *essayé* de faire, parfois avec plus ou moins de succès. Comme Pierre lui-même, ses successeurs ont aussi eu des moments de reniement du Seigneur et d'infidélité à son message. Mais de même que Pierre, après chaque infidélité, s'est engagé envers Jésus avec un amour et une fidélité plus grands, de même, au cours de plus de 2000 ans d'histoire de l'Église, les papes de Rome ont fait en sorte que l'Église reste fondée jusqu'à ce jour sur Jésus, le Fils de Dieu incarné et sur son unique message de l'Évangile, et je le répète : par tâtonnements — malgré toutes les défaillances humaines des papes et du personnels — pour que "Rome" soit un phare qui guide les églises locales et les chrétiens du monde entier.

Cela est possible lorsque les évêques de Rome, en tant que successeurs de Pierre, considèrent leur mission comme un service ! La seule tâche que Pierre, le premier parmi ses pairs a reçue de Jésus était : "Pais mes brebis", et ce à trois fois (Jean 21, 15-17). Être berger d'un troupeau n'est pas une question de pouvoir et de violence (c'est ce que font les mercenaires), non, c'est une tâche très serviable, avec une attention délicate pour ralentir ceux qui courent en tête trop vite, pour garder dans le droit chemin ceux qui sont à la traîne, pour aller chercher ceux qui sont perdus, pour marcher au milieu du troupeau avec une grande sensibilité à l'égard de chaque membre et le diriger avec de doux coups de coude vers des pâturages verts et fertiles. Oui, être berger, c'est rendre service ! Le pape François l'a bien compris. Le 19 mars dernier, il a publié une nouvelle Constitution (intitulée "*Praedicate Evangelium*") sur l'organisation de la Curia Romana, ses collaborateurs dans l'administration centrale de l'Église. L'idée centrale est que le Pape et la Curie sont au service de l'Église universelle, non plus la police qui contrôle mais les serviteurs.

Il faudrait tout un cours d'histoire de l'Église pour illustrer cette fonction de service de Rome. Ce n'est pas notre intention, nous n'avons pas le temps.

Je voudrais simplement rappeler quelques-uns des domaines dans lesquels l'Église et les évêques de

Rome, en tant que successeurs de Pierre, se sont efforcés au cours de l'histoire d'accomplir leur ministère consistant à rassembler et à guider le troupeau de Jésus dans sa totalité.

Je vois schématiquement quatre domaines dans lesquels Rome, les Papes et la Curie, ont essayé — et je le répète, essayé par essais et erreurs — de remplir ce ministère de berger du troupeau universel des disciples de Jésus.

1. Assurer l'indépendance, l'autonomie et la coopération de l'Église
2. Le souci de la vérité de la foi chrétienne (le "*verum*")
3. Prendre soin de la beauté de la foi chrétienne (le "*pulchrum*")
4. Prendre soin de la bonté (le "*bonum*"), c'est à dire l'implémentation du message de Jésus dans la vie vécue.

- I. Commençons par **le premier point : le souci de l'indépendance, de l'autonomie des pouvoirs du monde, et de la bonne coopération (*Gaudium et spes*, n° 76).**

Il reste remarquable que Pierre ait rapidement pris la décision de venir à Rome. Il a très bien compris que si l'on voulait répandre la foi de Jésus, il ne fallait pas aller dans les villages de montagne, mais dans la ville, où vivaient de nombreuses personnes, et en premier lieu la métropole de l'empire de Rome. C'est là qu'il est devenu le chef - *episcopus* - de la première communauté chrétienne, le premier évêque de Rome. C'est ici, dans le cirque de Néron, à côté de l'actuelle basilique Saint-Pierre, que Pierre est mort en martyr. Très vite, les premiers chrétiens et, peu après, ceux de l'extérieur de Rome sont venus vénérer sa tombe, mais en secret car la nouvelle religion chrétienne était interdite par les empereurs romains, qui se laissaient vénérer comme des dieux et ne pouvaient donc pas tolérer qu'un seul Dieu - le Dieu des chrétiens - soit le seul vrai Dieu. Elle a conduit à la persécution des chrétiens pendant trois siècles. La liberté des chrétiens a été sévèrement restreinte. Le culte public était impossible.

C'était l'époque des martyrs, qui ont préféré de donner leur vie pour le Christ, plutôt que d'être limités dans leur liberté de confession. Le sang des martyrs est vraiment devenu la semence de nouveaux chrétiens.

Si vous êtes venu en pèlerinage à Rome ces jours-ci, c'est d'abord pour vénérer - dans le sillage de millions de fidèles - la tombe de Pierre, et ensuite pour rencontrer le successeur de Pierre, l'évêque de Rome, le pape François, Samedi matin.

La situation de persécution que nous venons de décrire a changé avec l'empereur Constantin au début du quatrième siècle. En 313, après sa victoire sur son rival impérial grâce à l'intercession du Dieu des chrétiens, il promet et accorde la liberté de culte aux chrétiens, et peu de temps après, sous son successeur, Théodose, le christianisme devient la religion officielle de l'État. Les empereurs eux-mêmes devinrent les promoteurs de la construction de grandes églises chrétiennes, en premier lieu Saint-Pierre, au-dessus de la tombe de l'apôtre Pierre.

La liberté de religion a apporté un soulagement aux chrétiens. Plus de persécutions. Reconnaissance par l'État et encore plus: la protection de la part de l'État. Une bonne chose

à première vue, mais un danger à seconde vue : l'Église devient subordonnée à l'État, à l'empereur, et plus tard aux princes des différentes nations.

À un certain moment du huitième siècle (756), le père de Charlemagne, Pippin le Bref, a donné au pape tout un territoire autour de Rome, toute l'Italie centrale, en tant que territoire, le rendant ainsi également chef d'État d'un empire considérable, les soi-disant États pontificaux. En conséquence, l'attention est rapidement partagée entre son devoir de berger du troupeau universel des chrétiens et ses occupations de chef d'État. Une ambiguïté qui durera jusqu'en 1870, lorsque le pape perdit son État pontifical lors de l'unification italienne.

La protection de l'empereur romain Constantin et de ses successeurs, et puis des héritiers de l'Empire romain, qui s'est effondré en 476, les empereurs du Saint-Empire romain germanique, offrait indéniablement une grande liberté de mouvement à la religion chrétienne et au pape de Rome. Mais très vite, le christianisme et son chef, le pape de Rome, sont devenus un instrument au service de la politique de pouvoir des nouveaux empereurs (allemands), et les pouvoirs papaux (en particulier la nomination de nouveaux évêques) ont été accaparés par l'empereur. Le danger existe que l'Église devienne un jouet entre les mains de l'État. Le point culminant du conflit de pouvoirs fut la bataille dite des investitures (11^{me} siècle). Une lutte acharnée qui a atteint son apogée sous le pape Grégoire VII (fin du 11^e siècle) et l'empereur Henri IV de l'Empire romain germanique. Le Concordat de Worms de 1122 a signifié une victoire pour la liberté de l'Église et du pape de Rome : la liberté de nommer les évêques appartient exclusivement au pape.

Par la suite, les princes nationaux ont tenté à maintes reprises de faire

de l'Église catholique dans leur pays un instrument de leur politique, de la soumettre à l'autorité séculière, et de faire de l'Église une Église d'État, séparée de l'autorité suprême de Rome. Quelques exemples :

- Le roi Henri VIII d'Angleterre qui, en vain, a voulu placer l'Église catholique d'Angleterre et ses enseignements sous son autorité finale. Celle-ci a fini par se séparer en une église nationale, l'église anglicane.
- Pensez à la tragédie des guerres de religion entre protestants et catholiques dans l'Empire allemand et ailleurs, fondées sur le principe "*cuius regio illius et religio*" (à qui appartient l'empire, à lui convient d'imposer sa religion).
- Pensez au gallicanisme en France, où les rois français (Louis XIV et ses successeurs) voulaient s'affirmer comme l'autorité suprême également en matière d'église, qui en d'autres termes voulaient faire de l'Église française une Église nationale.
- Pensez à l'empereur Joseph II d'Autriche, à qui appartenaient aussi nos régions (la Belgique d'aujourd'hui) . Il voulait s'immiscer dans les affaires de l'Église jusque dans les moindres détails, ce qui lui valut le surnom d'empereur-sacristain.
- Pensez à Napoléon, qui a fait rédiger son propre catéchisme, dans lequel l'obéissance à l'empereur était un article de foi primordial; Napoléon qui a fait emprisonner le pape Pie VII à Fontainebleau en raison de ses protestations.

Le tournant s'est produit en 1870, lorsque le pape Pie IX a perdu son propre État pontifical

(l'Italie centrale) au profit du mouvement d'unification italienne de Garibaldi et de Cavour.

C'était une pilule difficile à avaler pour le pape, fondée sur une crainte justifiée qu'avec la perte de son pouvoir politique, il puisse également perdre sa liberté d'autorité en tant que chef de l'Église universelle.

Il a fallu attendre 1929, avec le traité du Latran, pour que l'État italien passe un accord avec Pie XI, alors en fonction, accordant au pape un mini-État de 44 hectares - l'actuel 'État de la Città del Vaticano' - sur lequel il est devenu chef d'État souverain, la garantie pour le pape de pouvoir exercer sa direction spirituelle de l'Église universelle indépendamment de toute autorité politique.

Les plus ou moins 100 ans qui se sont écoulés depuis lors ont montré que la perte du pouvoir temporel du Pape n'a fait que profiter à son autorité morale et spirituelle et à son rôle pastoral dans l'Église universelle.

Je pense que cela est devenu plus évident que jamais sous le pape François, qui est incontestablement non seulement le leader de l'Église catholique mondiale, mais aussi le leader moral et spirituel du monde d'aujourd'hui !

II. **Un deuxième aspect** de la tâche de service de l'évêque de Rome, du Pape et de la Curie, est ***son souci de la vérité (le "verum")***, de la préservation du message authentique de Jésus. Son message tel que transmis par les apôtres et reflété dans les écrits bibliques (en particulier le Nouveau Testament).

- Cela a commencé très tôt, lorsque les apôtres étaient encore en vie. La grande question était alors de savoir si les païens (les non-juifs) pouvaient aussi être admis dans la communauté chrétienne et être baptisés sans avoir reçu la circoncision. C'est avec cette question que Paul, apôtre des Gentils, se rend à Jérusalem pour la présenter aux apôtres et aux anciens de cette première communauté chrétienne : il s'agit en fait du premier concile de l'histoire (voir Actes des Apôtres 15). Et c'est Pierre qui plaide pour que les païens - non circoncis - qui se convertissent à Dieu et à Jésus, ne soient pas accablés de fardeaux inutiles (c'est-à-dire la circoncision). La communauté de Jérusalem - par la bouche de son chef local Jacques - donne son consentement à cela. Une décision capitale qui donne une tournure définitive à la diffusion universelle de la jeune chrétienté.

Remarque : dès le début, ce n'est pas Pierre seul à décider - le chef du troupeau désigné par le Christ - mais Pierre en union et en concertation avec les responsables de la communauté de Jérusalem; dès le début, les décisions sur les questions importantes telles que le contenu de la foi sont soumises au jugement de la communauté de foi élargie (un conseil) dirigée par Pierre, le *primus inter pares*, sous l'inspiration du Saint-Esprit.

- Tout au long de l'histoire, nous voyons la même chose se produire : les grandes questions de foi sont tranchées par le successeur de Pierre, le pape en tant qu'évêque de Rome, mais finalement en consultation avec l'assemblée élargie de l'Église, composée des autres évêques et de théologiens.

La grande question de combat dans les premiers siècles du christianisme était celle de la vraie nature de la personne de Jésus-Christ : est-il à la fois vraiment Dieu et vraiment homme ? Arius, un prêtre d'Alexandrie au début du quatrième siècle, prétendait que Jésus avait été créé, donc humain, et qu'il n'était pas vraiment Dieu. Et inversement, Nestorius (début du 5^{de}

siècle) prétendait que le Christ était uniquement Dieu et non véritablement homme. Ces hérésies étaient largement répandues.

Plusieurs conciles (c'est à dire des assemblées ecclésiastiques de tous les évêques) ont été nécessaires pour établir définitivement la véritable doctrine de la foi concernant le Christ (et la Sainte Trinité) : les conciles de Nicée (325), de Constantinople (381), d'Ephèse (431) et de Chalcédoine (451): le Christ est une seule personne avec deux natures, divine et humaine, en d'autres termes, le Christ est vraiment Dieu et vraiment homme en une seule personne.

Si, dans un premier temps, les empereurs byzantins de Constantinople [et les évêques influents des grands centres chrétiens d'Orient - Antioche, Alexandrie, Jérusalem - tels que Basile (Césarée), Athanase (Alexandrie) et Cyrille (Alexandrie)] ont joué un rôle important lors de ces conciles, la voix des évêques s'est progressivement imposée. Basile (Césarée), Athanase (Alexandrie) et Cyrille (Alexandrie) ont joué un rôle important lors de ces conciles afin de préserver la pureté de la doctrine. Mais progressivement, la voix de l'évêque de Rome qui, en tant que successeur de Pierre, était généralement considéré comme *primus inter pares*, est devenue de plus en plus décisive lors desdits conciles [appelés conciles œcuméniques parce qu'ils réunissaient tous les évêques (ou leurs représentants) et les théologiens influents]. Ainsi, c'est le pape Léon Ier qui, au concile de Chalcédoine (451), parvient à faire accepter sa formulation du Credo par tous les pères conciliaires : c'est le texte du Credo que nous disons encore chaque dimanche à la Messe.

La recherche patiente d'un consensus sur le contenu de la foi - le *verum* - n'a pas toujours été aussi respectueuse - pas même de la part du pape, qui - depuis le VIIIe siècle, comme nous l'avons déjà mentionné - a commencé à s'impliquer de plus en plus dans son pouvoir séculier de prince des États pontificaux.

Il convient de mentionner ici deux événements extrêmement douloureux, qui ont conduit à une scission toujours existante dans l'Église du Christ.

- **(1)** Au XIe siècle, il y eut **le conflit entre le patriarche de Constantinople**, Michel Caerularius, soutenu par les principaux patriarches d'Orient, **et l'évêque de Rome**, le pape Léon IX. Il s'agissait de l'insertion dans le Credo de Nicée-Constantinople du terme "Filioque" dans le texte de la profession de foi du Saint-Esprit. Le texte de 451 précise que le Saint-Esprit procède du Père. En Occident, on avait ajouté : le Saint-Esprit qui procède du Père *et du Fils (Filioque en latin)*, sans consulter tous les évêques réunis en concile sur un article de foi aussi important.

Il faut le dire : l'Est et l'Ouest s'étaient beaucoup éloignés et aliénés l'un de l'autre. Le pape envoie un légat à Constantinople pour régler l'affaire en son nom. Le légat s'est comporté de manière très maladroite et rigide, très autoritaire, sans aucun sens de la nuance et de la consultation. Le patriarche de Constantinople s'est senti tellement offensé qu'il a complètement ignoré le légat papal et s'est proclamé "évêque universel". Ce à quoi le légat papal a répondu en déposant la bulle d'excommunication du patriarche et de l'Église de Constantinople et des patriarches orientaux sympathisants. Cela s'est produit en 1054 et a scellé le grand schisme oriental entre l'Église latine de Rome et l'Église de Constantinople ou Byzance, qui se considérait comme la véritable Église légitime (en grec: *orthodoxe*). Le

résultat est **la scission**, jusqu'à présent, **entre l'Église orthodoxe et l'Église catholique romaine**.

Sous les derniers papes, à partir de Jean XXIII et surtout de Paul VI

qui a rencontré et embrassé le patriarche orthodoxe de Constantinople Athénagoras en 1964 à Jérusalem, et sous l'impulsion du document du Concile Vatican II sur l'unité des chrétiens (*Unitatis redintegratio*) et du Dicastère "pour la promotion de l'unité des chrétiens" alors fondé, de nombreux progrès ont été réalisés dans le rapprochement des uns et des autres. L'excommunication mutuelle a été levée. En particulier avec le patriarche de Constantinople, il y a beaucoup d'échanges et une volonté ferme d'accomplir la prière de Jésus lors de la dernière Cène ("que tous soient un"). Le pape François veut faire tout ce qui est en son pouvoir pour que cette unité devienne une réalité.

- **(2) Une deuxième rupture** douloureuse s'est produite cinq siècles plus tard, au début du 16^{de} siècle **avec Martin Luther** comme principal protagoniste. Martin Luther était un pieux moine augustin d'Erfurt (Allemagne), qui prenait la vie religieuse très au sérieux, presque scrupuleusement, et qui, en tant que professeur de théologie biblique, se plongeait dans l'étude des Saintes Écritures. Il a entre autres commenté le livre des Psaumes et les lettres de St-Paul aux Romains et aux Galates. Nous sommes à l'époque de l'humanisme, avec entre autres, Érasme et Thomas More, qui ont tenté de renouveler la théologie médiévale ossifiée et de dénoncer les abus généralisés dans l'Église: Les privilèges ecclésiastiques étaient monnaie courante ; le clergé cherchait à obtenir le plus grand nombre possible de bénéfices ecclésiastiques (= fonctions ecclésiastiques rémunérées) pour obtenir des gains matériels, laissant le travail pastoral aux clercs inférieurs, mal rémunérés. Au siècle de l'évêque de Rome siégeaient les papes dits de la Renaissance, qui étaient davantage préoccupés par la promotion du nouveau mouvement artistique et culturel: la Renaissance.

Ils se sont comportés comme les grands mécènes qui finançaient les écrivains et les artistes les plus talentueux pour donner forme au nouveau style de la Renaissance dans les grands projets de construction, la peinture et la sculpture, la littérature, avec Rome et la cour papale comme centre. Certains papes de la Renaissance avaient une cour entière, avec une prédominance de l'art, de la richesse et de l'argent pour payer tout cela, et avec une vie morale souvent douteuse ; avec du népotisme et avec une préoccupation plus politique que religieuse-spirituelle. Parmi les champions figuraient les papes Alexandre VI, Jules II et Léon X. Nombreux étaient ceux qui étaient contrariés par cet état de fait. Des mouvements de protestation ont surgi de partout : le retour à l'authenticité évangélique est devenu le cri.

Dans ce contexte, le pieux moine Martin Luther a été particulièrement irrité par la prédication des indulgences organisée en Allemagne en 1516-1517 sur l'ordre du pape Léon X: Luther n'était pas irrité en premier lieu par les indulgences elles-mêmes, mais par le fait que l'obtention d'une indulgence était liée au paiement d'une somme d'argent pour la construction de la nouvelle basilique Saint-Pierre dans le nouveau style Renaissance (la basilique telle que nous la connaissons aujourd'hui).

Luther a consigné ses objections à cet abus et à d'autres abus de l'Église dans 95 thèses, qu'il a affichées pour discussion en 1517 à l'église du château de Wittenberg, où il enseignait à l'université.

Luther a invoqué les lettres de Saint Paul pour souligner que l'homme n'est pas sauvé en faisant le plus de bonnes œuvres possible, comme donner de l'argent pour obtenir des indulgences et donner ainsi l'impression que l'homme peut gagner son propre salut/rédemption, qu'il peut acheter sa justification à Dieu. Non, dit Luther, St-Paul nous enseigne que notre salut est une pure grâce, un pur don de Dieu, non mérité. Ce n'est que par la foi et par la lecture des Saintes Écritures que l'homme obtient - de façon totalement imméritée - cette grâce. Les sacrements et les bonnes œuvres sont devenus secondaires.

La vision de Luther a séduit de nombreuses personnes. Tout un mode de pensée et d'action réformateur se répandit rapidement en Allemagne et à l'étranger.

Le pape Léon X était plus préoccupé par d'autres choses, la construction de la basilique Saint-Pierre et l'embellissement du palais apostolique.

En 1520, il a finalement réagi. En fait, il était déjà trop tard. Son seul moyen de rappeler Luther à l'ordre était de le menacer de l'anathème, de l'excommunication de l'Église. Luther, de nature très émotive et sans grande capacité de relativisation, poussé par les partisans de ses idées, refuse de rétracter l'une de ses thèses et reproche au pape de se comporter comme un antichrist. Le résultat était inévitable : le 3 janvier 1521, le pape Léon X a effectivement prononcé l'excommunication de Luther et de ses partisans. C'est ainsi qu'un nouveau et profond schisme dans l'Église du Christ est devenu une réalité amère : c'est la naissance de **la Réforme protestante**, menée plus tard de façon encore plus radicale par Calvin.

Le pape Léon X meurt le 1er décembre de l'année 1521 et le 9 janvier 1522, après un conclave difficile, Adrien VI, né aux Pays-Bas, précepteur de l'Empereur Charles Quint, ancien professeur de théologie à l'université de Louvain, qui a accompagné Charles Quint en Espagne comme son plus important conseiller, à la fois évêque de Tortosa et cardinal (à l'instigation de Charles Quint) lui succède. Il est devenu le dernier pape non italien avant le pape Jean-Paul II.

Au début de son pontificat, après son intronisation le 31 août 1522, le 1er septembre il présente, à la consternation des cardinaux réunis, un programme de réforme drastique pour l'Église : plus de mécénat pour les arts, plus de vie de cour mondaine de la curie, un style de vie austère, un retour à l'essence de l'Évangile et au zèle pastoral du pape et de l'Église. Le Hollandais économe se heurte à la plus grande opposition des cardinaux et de la curie. Il voit la grande gravité du schisme protestant, qui a rapidement divisé l'Europe en deux camps. Son objectif est de réformer en profondeur l'Église dans sa tête et ses membres. Cependant, après une bonne année, le 14 septembre 1523, Adrien VI meurt prématurément : bien trop tôt pour réaliser son programme de réforme au sein de l'Église catholique.

Pourtant, son programme a continué à trouver un écho auprès de ses successeurs, qui ont pris de plus en plus conscience que cette réforme en profondeur de la tête et des membres de l'Église était absolument nécessaire, comme la seule réponse valable à

la Réforme. Les papes ont compris que cela devait être l'œuvre d'une assemblée générale de l'Église, un concile œcuménique de tous les évêques et grands théologiens, présidé par le pape ou ses représentants. Finalement, c'est le pape Paul III qui a ouvert **le concile** en 1545 dans la ville **de Trente**, au nord de l'Italie. Elle durera en trois sessions jusqu'en 1563. D'abord, les questions de la foi ont été traitées en réaction au protestantisme : pas de salut de l'homme "par la foi seule" et sans les bonnes œuvres, avec l'Écriture Sainte comme seule source de la foi - comme l'enseignaient les protestants - mais l'accent mis sur le fait qu'en plus de la foi, les bonnes œuvres (les efforts concrets de l'homme pour exprimer sa foi) sont également importantes, et qu'en plus de l'Écriture Sainte, la tradition de foi et le Magistère de l'Église peuvent être une source de foi. Outre les questions de foi, le Concile de Trente a également pris des mesures indispensables pour réformer la vie de l'Église. Deux exemples seulement. Trente a décrété que désormais, un évêque ne pouvait avoir qu'un seul diocèse, où il doit résider effectivement, et qu'il doit visiter chaque année pour intensifier le contact avec ses prêtres et ses fidèles. Chaque évêque était tenu d'établir un séminaire pour la formation théologique adéquate des prêtres.

Le Concile de Trente portera ses fruits au cours des siècles suivants: la soi-disant Contre-Réforme ou mieux dit **la Réforme catholique**. Le pape se laisse aider par des évêques forts comme Carolus Borromeus (évêque de Milan) et par de nouvelles fondations religieuses dont les Oratoriens, fondés par Philippe Néri, et surtout les Jésuites, un ordre fondé par Ignace de Loyola et approuvé par le pape Paul III en 1540. Par une promesse spéciale d'obéissance au pape, ils sont devenus, en quelque sorte, les troupes de choc du pape dans la réalisation du grand idéal de la réforme catholique.

Dans la défense du "*verum*", la vraie doctrine de la foi, nous avons cité deux exemples où les évêques de Rome ont réagi trop lentement ou avec peu de considération et de consultation : le schisme oriental avec les orthodoxes au 11^{de} siècle, et le schisme avec les réformateurs protestants au 16^{de} siècle.

Il existe également de bons exemples dans l'histoire de l'Église où les papes ont joué un rôle de vrai leader et d'inspirateur.

Je pense en particulier au **Concile Vatican II** (de 1962 à 1965). Le vieux pape Jean XXIII a surpris le monde entier lorsque, de manière totalement inattendue, il a annoncé le 25 janvier 1962 qu'il allait convoquer un concile œcuménique. Un concile où l'on ne condamnerait pas en premier lieu (par exemple l'athéisme pratique devenu très répandu) mais où les responsables du concile tenteraient de lire et d'interpréter les signes des temps et de donner des réponses positives sur le plan doctrinal et surtout pastoral. Jean XXIII a ouvert le Concile en 1962 dans la Basilique Saint-Pierre et surtout son successeur, Paul VI, allait guider et orienter le cours du Concile dans une grande ouverture avec, entre autres, notre Cardinal Suenens comme l'un des trois modérateurs influents. Après, Paul VI avait également pour tâche de mettre en œuvre les importantes décisions du Concile (entre autres, sur la liturgie, sur l'Église et sur l'approche pastorale de l'Église, sur l'œcuménisme). À cette fin, il a réformé en profondeur la Curie romaine en créant de nouveaux dicastères pour l'aider dans

cette tâche, et dans la même perspective il a instauré le Synode triennal des Evêques pour discuter des questions importantes de la foi et de l'Église, en concertation collégiale avec des évêques du monde entier. Ses successeurs, Jean Paul I, Jean Paul II, Benoît XVI et maintenant François, ont poursuivi cette œuvre sans se décourager. Le pape François veut clairement donner encore plus de force à l'intuition fondamentale de Vatican II : une Église proprement au *service* du monde. Pour le réaliser, guidé par l'Esprit Saint, il veut se mettre en route ensemble (synodalement) avec les évêques, les prêtres et tous les baptisés, pour faire de l'Église un signe encore plus crédible pour le monde : une Église évangélisatrice, servante, sobre, qui propage la beauté et la joie de la foi chrétienne, en solidarité avec les chrétiens des autres Églises, avec les croyants non chrétiens et avec tous les hommes de bonne volonté, pour construire ensemble un monde meilleur et plus fraternel.

C'est pourquoi le pape François, dans sa nouvelle constitution sur la réforme de la Curie romaine "*Praedicate Evangelium*", publiée le 19 mars, met l'accent sur l'annonce de l'Évangile. Désormais, le dicastère pour l'annonce de la foi occupera la première place dans la curie, et seulement en deuxième place vient le dicastère pour la doctrine de la foi, jusqu'à présent le premier parmi les dicastères. Premièrement, l'Évangile doit être proclamé dans toute sa puissance et sa fraîcheur. Vient ensuite le souci de la formulation correcte des vérités de la foi. Et tous les dicastères, souligne le pape François dans la nouvelle Constitution, sont au service des évêques et de l'Église universelle mondiale. Ils ne sont pas la police qui contrôle et censure les évêques et les églises locales, mais leurs aides et compagnons volontaires !

Nous avons peu de temps pour aborder les deux derniers aspects: comme 3^{me} la préoccupation des Papes pour la beauté (le "*pulchrum*") et comme 4^{me} celle pour le bon (le "*bonum*")

III Le souci des papes pour le "*pulchrum*"

-Dès que le christianisme a été officiellement admis dans l'Empire romain, les évêques de Rome et leurs assistants ont fait tout ce qui était en leur pouvoir pour meubler dignement la maison de réunion des chrétiens, les bâtiments d'église. D'abord sobre, mais toujours digne et élevant l'âme, inspirant la prière au Christ, le Roi dont le royaume n'est pas de ce monde. Les bâtiments de l'église devaient être des lieux d'habitation "royaux" pour le Christ et son Père céleste. Roi en grec est "*basileus*" : les bâtiments d'église des premiers siècles sont donc appelés "*basilica*, basilique", résidence du Roi, le Christ Roi !

C'est surtout dans l'abside, le chœur des basiliques, que la dignité royale du Christ était généralement représentée par des mosaïques ou des fresques : Le Christ, non pas en tant qu'homme, certainement pas en tant qu'homme souffrant, mais en tant que *pantocrator* exalté, juge de la fin des temps, bénissant et assis sur son trône. Nous les connaissons grâce aux magnifiques mosaïques de nombreuses basiliques anciennes à Rome (p.ex. Maria Maggiore, Saint-Paul-hors-les-Murs, Santa Maria in Trastevere, San Clemente et tant d'autres) et ailleurs, par exemple à Ravenne. Il s'agit d'une vision céleste, avec beaucoup d'or en arrière-plan et des personnages - le Christ et Marie avant tout - de forme

surhumaine, hiératique. En effet, un avant-goût du ciel.

-Au Moyen Âge - surtout en Europe occidentale et septentrionale - nous avons connu la splendeur des cathédrales **gothiques** avec leurs arcs brisés et leurs hautes tours : des lignes verticales qui, à leur tour, dirigeaient l'attention des fidèles vers le haut, comme des panneaux indicateurs vers Dieu et le ciel.

-Et puis nous avons la **Renaissance** dont les papes de Rome ont été les grands promoteurs. Si, dans le point précédent (le souci du "*verum*", du contenu de la foi), nous avons dû présenter les papes de la Renaissance sous un jour moins positif, ici - dans le souci du "*pulchrum*", de la beauté comme chemin vers Dieu et comme expression de la beauté de la foi chrétienne - nous devons les honorer en tant que promoteurs de tant de beauté artistique comme expression de la beauté de la foi chrétienne et comme visualisation du message biblique. Pensez aux fresques de Michel-Ange dans la chapelle Sixtine, aux fresques de Raphaël dans les chambres papales de Jules II et de Léon X etc.

-À l'époque de la Réforme catholique après le concile de Trente, ce sont les artistes **baroques** qui, s'inspirant de la Renaissance, ont somptueusement décoré les églises avec leurs peintures et leurs sculptures afin de souligner le renouveau de la foi catholique après la crise de la Réforme : une expression splendide de la confiance retrouvée de l'Église catholique dans la puissance de son message.

Nous pouvons penser à nos propres grands maîtres baroques tels que Rubens, Jordaens, Van Dyck; aux chefs-d'oeuvre d'architecture, sculpture et peinture des génies baroques à Rome comme Bernini, Borromini, Caravaggio, etc. ; aux imposantes églises baroques des jésuites, il Gesù et Sant' Ignazio à Rome, ou Saint-Louis des Français, ou Sant' Antonio dei Portogesi et tant d'autres.

-Et le ciel descend sur terre dans l'art quelque peu ludique du **rococo**, où les anges (les "*putti*") et les saints se pressent dans les stucs, les fresques et les statues des artistes-rococo sophistiqués. On pense bien sûr aux splendides intérieurs rococo des églises des monastères et des lieux de pèlerinage en Bavière, en Autriche et en Suisse : Ottobeuren, Vierzehnheiligen, la Wieskirche, Melk, Einsiedeln, Sankt Gallen, pour n'en citer que quelques-uns.

-Mais aussi dans d'autres formes d'art, comme la **littérature et la musique**, les papes ont souvent été des promoteurs de la beauté. Il convient de mentionner en particulier le pape Grégoire le Grand (fin du 6^e siècle), qui a établi des directives pour la musique de la liturgie romaine, qui a reçu son nom sous le nom de **chant grégorien**, et qui est toujours pratiqué aujourd'hui, aux abbayes et dans les paroisses, surtout pour les liturgies festives. Et au 17^e et 18^e siècle il y a l'essor de la grande polyphonie, fortement promue par les papes (avec p.ex. Palestrina) , qui rehausse l'éclat des grandes liturgies pontificales.

Ce que l'on sait moins, c'est que l'un des derniers papes, **Paul VI**, était un grand promoteur de l'art, en particulier de **l'art religieux moderne** sous toutes ses formes, en tant qu'expression de la recherche de Dieu par l'homme contemporain. Et le pape **Benoît XVI**, dans d'innombrables sermons et discours, a parlé de la grande importance de la "beauté" dans toutes ses expressions en tant que lieu de recherche important pour Dieu.

IV La promotion par les papes du bon, leur souci pour le "*bonum*"

- Si, au cours des premiers siècles de l'histoire de l'Église, une grande attention a été accordée à la formulation correcte du contenu de la foi (le "*verum*" : voir notre deuxième point), cela ne doit pas nous faire oublier que, dès le début, les évêques de Rome (et les autres évêques également) ont accordé une grande attention à l'œuvre de service, à la mise en pratique concrète du message évangélique, en particulier au service des pauvres, des malades et des opprimés. Dans ce but l'évêque de Rome divisait la grande métropole de **Rome en sept districts, appelés diaconies**, dirigés par un diacre. Ces sept diacres ont été les premiers collaborateurs les plus proches du pape : les *diaconi cardinales* (les diacres principaux), en fait les premiers cardinaux à assister le pape dans la prise en charge organisée des nombreux pauvres de la Rome densément peuplée. Ils devaient être des personnes extrêmement fiables, incorruptibles dans la gestion des grandes sommes d'argent qui étaient collectées pour les pauvres parmi les chrétiens. Le diacre Laurentius en est un magnifique exemple.
- Au fil du temps, de nombreux papes ont promu et soutenu des initiatives au service des pauvres et des malades. Ils ont reconnu de **nombreux ordres religieux et fondations** qui mettent en pratique **les œuvres de miséricorde** : les religieuses hospitalières souvent cisterciennes; les frères qui visitaient les prisonniers et enterraient les victimes de la peste; des ordres pour la libération des esclaves chrétiens dans les sultanats musulmans (e.a. les Trinitaires); les sœurs (Filles de Charité) et les prêtres (Lazaristes) de Saint Vincent de Paul (17^{de} siècle) pour les soins des pauvres enfants et vieillards, les soins à domicile des maladies et l'éducation des orphelins.
- Et beaucoup plus proche de nous : nous nous souvenons bien le grand soutien du pape Jean-Paul II aux "**Missionnaires de la Charité**", les sœurs fondées par **Mère Teresa de Calcutta**, qui allaient chercher les pauvres et les mourants dans les rues des grandes villes aux Indes pour être près d'eux avec amour dans leurs derniers moments de vie.
- Mais aussi les religieux qui exprimaient explicitement la pauvreté dans leur propre mode de vie étaient reconnus et encouragés par les papes. Nous pensons en particulier aux disciples de saint François et de saint Dominique, les ordres dits mendiants (fin 12^{de} - début 13^{de} siècle).
- A la fin du 19^{de} siècle, le siècle de la révolution industrielle, et de l'énorme question sociale du prolétariat ouvrier, le **pape Léon XIII**, avec son encyclique **Rerum Novarum (1891)**, allait jeter les bases de tout un enseignement social de l'Église, défendant les droits et la dignité des travailleurs. L'encyclique allait devenir la charte des groupes d'action sociale dans les paroisses du monde entier. Mettre l'Évangile en pratique : non seulement dans la doctrine mais aussi dans l'action quotidienne.
- Et si nous voulons caractériser le pontificat de l'actuel pape François, je pense que nous pouvons dire que lui, de manière encore plus explicite que ses prédécesseurs directs Jean-Paul II et Benoît XVI, dont la première attention et préoccupation était la doctrine de la foi, le "*verum*" du message chrétien, que **le pape François**, notamment dans ses encycliques **Laudato si et Fratelli tutti**, met le premier accent sur le

témoignage évangélique et cohérent des chrétiens dans le monde, sur l'expérience de la *caritas* et de la fraternité, en particulier pour les personnes en situation de pauvreté et de détresse. Ainsi, dans le nouvel organigramme de la curie, le pape a introduit un **nouveau dicastère**, celui **de la *caritas***, de la charité, sous la direction de l'aumônier pontifical, le cardinal Krajewski, dicastère qui se situe tout de suite au sommet des organes de la curie pontificale.

Conclusion

Nous pouvons conclure que tout au long des 20 siècles d'histoire de l'Église, les évêques de Rome se sont efforcés de prendre à cœur, avec soin et dévouement, leur devoir de successeurs de Pierre pour "faire paître le troupeau de Jésus" dans les temps qui changent.

Quatre domaines sont abordés dans cette tâche : le souci de la liberté et de l'autonomie de l'Église par rapport aux pouvoirs du monde, le souci de la pureté de la doctrine de la foi (le *verum*), le souci d'atteindre Dieu par la beauté (le *pulchrum*) et le souci que le bien (le *bonum*) du message évangélique devienne visible dans les actions des chrétiens. Certains papes se sont profilés davantage dans l'un ou l'autre des quatre domaines de préoccupation. Certains se sont attardés trop longtemps et ont parfois, comme Pierre, renié le Seigneur et son Église, mais si nous mettons ensemble la sollicitude de tous les papes - certains plus dans ce domaine, d'autres plus dans celui-là - je crois pouvoir dire que l'Esprit du Christ ressuscité, à travers les évêques de Rome, avec leurs imperfections humaines, a dirigé le navire de l'Église et l'a maintenu sur le cap même en eaux troubles, parfois avec quelques dégâts; et que l'Église de Rome était et est un phare d'orientation pour les chrétiens dans le monde entier.

C'est pourquoi il est salutaire pour les chrétiens de venir à Rome de temps en temps pour exprimer leur union et solidarité avec l'Église mère, avec Pierre et ses successeurs, en particulier avec son successeur actuel, le pape François. Et de renouveler notre foi dans le Dieu trinitaire et de prier avec ferveur l'Esprit Saint pour qu'avec sa sagesse et sa puissance il continue à guider et à orienter l'Église sur les traces de Jésus et de son Évangile, en invoquant Marie, mère de tous les disciples de Jésus, mère de l'Église.

Oui, chers amis de Friendship, c'est pourquoi qu'il est "*vere dignum et iustum*" que vous êtes venus à Rome pour ces jours de réflexion, de prière à l'Esprit Saint, et de communion fraternelle.

Symposium "Sur les pas du cardinal L.J. Suenens"
L'Esprit Saint, Marie et l'Église
 Rome, 22-24 avril 2022